



Pascal Corminboeuf

Quel âge avez-vous ?

Je suis né le 8 février 1944, aîné de cinq enfants, trois filles et deux garçons. Mon papa était mobilisé. J'aurai bientôt 77 ans.

Est-ce que vous mentionnez facilement votre âge ?

Très facilement, d'autant plus que j'ai eu quelques pépins de santé ces deux dernières années. Et puis, j'ai dépassé l'âge qu'a atteint mon papa.

Comment vous sentez-vous dans votre âge ?

Je me sens bien. Je suis très reconnaissant à la vie de pouvoir beaucoup lire, beaucoup bricoler, surtout pour mes petits enfants, de pouvoir m'occuper d'un grand jardin avec mon épouse, de soigner et nourrir mes deux ânes fuyeurs. Je remarque néanmoins que mon souffle devient plus court et que j'ai de la peine à accepter de faire les choses plus lentement qu'auparavant.

Par quel terme (un vieillard, un vieux, une personne âgée...) aimez-vous qu'on appelle une personne de votre âge ?

Pour moi, « vieux » n'est pas un vilain mot... Même si je ne suis pas encore au stade où le chantait Jacques Brel...

Avez-vous un souvenir du moment où vous vous êtes dit, pour la première fois : « Je suis vieux ! »

Oui. C'était lors d'une séance du Conseil d'administration de l'hôpital fribourgeois (HFR) où on évoquait la vieillesse dans un papier de travail. On y parlait d'entrée en gériatrie, pour le domaine de la santé, à partir de 55 ans... Or, j'en avais 69 ! J'ai demandé alors à tous ceux qui avaient plus de 55 ans autour de la grande table de lever la main. Nombreuses furent les mains à se lever, mais pas très rapidement... Et puis mon petit-fils, Jules, 8 ans, ne se prive pas de me le rappeler : « Grand-papa, t'es vieux ! »

Quand vous vous tournez vers les années qui viennent, comment les voyez-vous ?

Je suis serein. J'aimerais aussi régler définitivement avec mes trois enfants : 46, 43 et 36 ans, par un pacte successoral, la transmission de ma ferme et des terres agricoles. J'essaie de me démettre progressivement des responsabilités que j'assume encore : deux présidences de fondation : la Fondation du Couvent des Cordeliers et la Fondation Énergie Fribourg (économie d'énergie dans les bâtiments publics). Pour l'instant, je continue à être le représentant de l'Évêque dans la Commission d'écoute et de réconciliation (CECAR) pour enfin prendre le temps et le soin d'écouter les victimes d'abus sexuels dans l'Église. Passer la main ne va pas de soi quand les activités sont bénévoles... !!! Par contre, je continue à chanter avec plaisir, car je n'ai jamais arrêté, même pendant mes quinze ans d'activité au Conseil d'État. Ce fut une façon délicieuse de rester en contact avec la vraie vie et les vrais amis.

Quand vous pensez au jour où il vous faudra partir, que ressentez-vous ?

Pour le moment, je suis assez tranquille avec ce dénouement irrémédiable et juste. Je pense que la vie d'un être humain, sauf accident brutal, ressemble au parcours d'une rivière qui se nourrit de beaucoup de ruisseaux plus ou moins inégaux ou agréables. Cette rivière ingère tout cela au mieux, avec un fil conducteur qui reste le même jusqu'à l'embouchure, où elle accostera avec ses plus et ses moins. Comme je suis croyant, je fais confiance. Par contre, ce que je vis difficilement, c'est de perdre l'un après l'autre mes grands amis : Pierre Huwiler, le compositeur ; Rémy Goumaz, le médecin au grand cœur ; Bernard Ducarroz et Émile Gardaz, les paroliers du bonheur de chanter. Je leur ai dédié une place avec une petite fontaine chez moi.

Quelles activités vous sont-elles les plus précieuses dans cette période de votre vie ?

Ce sont les activités décrites plus haut, tant qu'elles resteront praticables. Mes deux ânes m'occupent pas mal. Et puis, j'essaie de garder les liens familiaux les plus chaleureux avec mes enfants et mes petits-enfants. Les cercles d'amitié, surtout tissés dans le monde de la musique et du chant, sont l'occasion de rencontres très riches, de concerts et de petits repas que l'on essaie de ne pas faire ressembler à des réunions d'anciens combattants.

Comment vous sentez-vous dans le monde d'aujourd'hui ?

Pas bien, mais je me soigne en étant un pessimiste actif. Ce qui m'empêche de dormir, c'est cette conviction très forte qu'on est dans une période de décadence, alors qu'on se gargarise le matin, à midi et le soir avec le soi-disant progrès dont on ne cesse de croire qu'il serait sans fin. Or, pour moi, on augmente tous les jours le déficit d'humanité. On a donné sans contrepartie la planète aux marchands sans scrupules. La principale caractéristique des périodes de décadence, c'est de ne pas s'en apercevoir. Des inconscients ont créé une déesse qui n'en fait qu'à sa tête, devant laquelle on se prosterne. Ils l'ont baptisée l'Économie. On l'étudie sous toutes les coutures dans nos universités et

on obéit religieusement à ses saintes règles. On a simplement oublié – je devrais dire : on veut sciemment oublier – que l'économie n'a de sens que si elle se soucie de l'être humain pour le rendre heureux et non pour en faire un esclave.

À l'âge de 24 ans, après environ deux cents jours de service militaire, je suis devenu objecteur de conscience et j'ai fait 180 jours de prison. On me disait : « Va à Moscou ! » Je répondais invariablement : « Ce n'est pas leur matérialisme qui me fait peur, c'est le nôtre. »

Pourtant je sais que j'ai de la chance de vivre dans un pays que j'aime, mais qui ne se rappelle plus qu'il a aussi été très pauvre il y a moins d'un siècle. Avec mon épouse, nous avons accueilli une famille de migrants kurdes. Leur odyssee nous a fait prendre conscience de nos privilèges. Mon pays se ferme-t-il pour mieux oublier qu'il fut pauvre et qu'il exportait ses enfants comme des migrants-soldats-mercenaires ?

Quand vous rencontrez une personne proche de votre âge, de quoi parlez-vous ?

De la chance qu'on a de vivre en Suisse. J'essaie de parler de l'avenir, un peu du présent et du monde comme il va. Mon cœur de paysan et d'historien amateur ne sait que trop que toutes les civilisations se sont bâties sur une agriculture prospère, mais que toutes les civilisations ont commencé à décliner quand elles ont méprisé leurs paysans. J'essaie et j'ai peur de comprendre à quel stade on en est en 2020...

Et si vous aviez une baguette magique ?

Je ferais pour commencer deux choses.

Je valoriserais dans nos écoles les branches d'expression : le chant, la musique, le théâtre (j'en ai beaucoup pratiqué). Ce sont des révélateurs, parfois des remèdes, des miroirs qu'on se tend à soi-même. Tout le reste encombrera nos enfants bien assez tôt.

J'introduirais immédiatement un service obligatoire de quatre mois pour tous les jeunes, filles et garçons, à l'âge de vingt ans. J'ai aimé vivre ce brassage des régions, des cultures, des langues et des religions lors de mon école de recrue. Cela n'existe presque plus. J'ai aimé expérimenter ce creuset national où se formaient la solidarité et l'esprit de service. Ce service pourrait prendre une couleur militaire, civile, écologique, hospitalière ou sociale. Peu importe. Ce qui compte, c'est d'apprendre à servir. J'ai été trouver des officiers supérieurs, un Conseiller fédéral, des Conseillers aux États ou nationaux. L'accueil est poli : l'oubli est général et rapide. Dommage pour ma patrie !

15 novembre 2020



Aîné d'une fratrie de cinq enfants, **Pascal Corminboeuf** est né le 8 février 1944 à Domdidier, dans le canton de Fribourg. Son père, Arthur, est paysan, syndic, juge de paix et député conservateur au Grand Conseil ; sa mère, Marie-Thérèse, est maîtresse de maison.

Pascal Corminboeuf obtient un baccalauréat latin-grec au collège Saint-Michel à Fribourg. À l'université de Fribourg, il suit pendant trois ans des études de français, de philologie et d'histoire, tout en enseignant pour gagner sa vie.

En 1968, il retourne aux champs et devient paysan ; il reprend le domaine familial. Estimant qu'on peut servir son pays autrement que sous l'uniforme, il refuse d'accomplir son quatrième cours de répétition ; il est condamné en 1970 à six mois de prison ferme comme objecteur de conscience.

Anticonformiste et à l'écart des partis établis, il se lance dans l'arène politique. Il est élu au Conseil communal de Domdidier en 1978 et occupera le siège de syndic de 1991 à 1996.

Cette année-là, celui que la presse qualifie de « sage paysan » se lance dans la course au Conseil d'État et crée la surprise : au second tour, il est élu en seconde position. Il sera brillamment réélu pour les deux législatures suivantes. Il siègera au gouvernement du canton de Fribourg de 1996 à 2011. À la Direction des Institutions, de l'Agriculture et des Forêts, il sera l'un des artisans de la révision de la Constitution cantonale de 1857. Il sera également l'instigateur des fusions volontaires de communes. Enfin, et pour ne citer que quelques-unes de ses réussites, il parvient à convaincre la Confédération de concentrer les activités de la station de recherche *Agroscope* à Posieux.

Pascal Corminboeuf, qui a bâti sa carrière politique à l'écart des sentiers battus, quitte le gouvernement en 2011.

Quant aux activités qui remplissent encore aujourd'hui la retraite de notre paysan politicien, il en parle lui-même très bien dans les réponses qu'il a données à mon questionnaire.

Dans son livre, *Partir*, Amélie Buri raconte en images le voyage d'une famille de migrants kurdes dont la difficile odyssée trouvera son terme heureux dans la famille de Pascal et Marie-Laurence Corminboeuf.

